Document generated on 04/30/2025 6:23 p.m.

Spirale
Arts • Lettres • Sciences humaines

SPIRALE

La crise du sens : du livre à l'histoire

De la crise du sens à la quête du sens. Mallarmé - Bernanos -Jabès, d'Éric Benoit, Éditions du Cerf, 153 p.

Sylvano Santini

Number 186, September–October 2002

URI: https://id.erudit.org/iderudit/18007ac

See table of contents

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)
1923-3213 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Santini, S. (2002). La crise du sens : du livre à l'histoire / *De la crise du sens à la quête du sens. Mallarmé - Bernanos -Jabès*, d'Éric Benoit, Éditions du Cerf, 153 p. *Spirale*, (186), 36–37.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2002

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

LA CRISE DU SENS : DU LIVRE À L'HISTOIRE

DE LA CRISE DU SENS À LA QUÊTE DU SENS. MALLARMÉ – BERNANOS – JABÈS d'Éric Benoit
Éditions du Cerf, 153 p.

« La question *"Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien?" s'entend aussi "Pour... quoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien?" : la question de l'origine (ou de la causalité) se double de la question de la finalité.* » Ces deux questions, dont la résolution devrait assurer un ancrage métaphysique et historique solide à l'homme, ne peuvent, en fait, qu'être posées. Le lieu de l'homme se situe entre elles deux, et c'est dans cet interstice qu'il prend la véritable mesure de son existence, qu'il ouvre sa finitude à l'infini de la question du sens. La réflexion sur le sens chez Mallarmé, Bernanos et Jabès est vécue comme une crise et une quête, une aporie qui dynamise tous les domaines de l'engagement humain. Au-delà des distinctions qui les séparent, Éric Benoit tente de les rassembler ici en les plaçant dans la perspective d'une représentation littéraire de l'histoire qui offre une issue au « *risque totalitaire* ».

Les origines de la crise

Mallarmé pressent esthétiquement la crise du sens en refusant d'achever le Livre qui se voulait, à ses débuts, dans la mouvance de la philosophie hégélienne : l'absolu n'est qu'un horizon vide duquel la littérature tire sa dynamique comme fiction. Le Hasard ne sera jamais dépassé, comme le chaos et le non-sens ne seront jamais vaincus : « *Une fois Dieu terrassé, la crise de sens ainsi ouverte n'est pas près de se refermer.* » C'est par l'absurdité historique et politique de la Première Guerre mondiale que Bernanos fait, à sa manière, une expérience existentielle du néant, du non-sens du monde. Contrairement au poète qui voit dans le néant un principe créateur, Bernanos le condamne moralement et théologiquement, car il est « *la privation éternelle de la relation à Dieu* ». Certains de ses personnages romanesques « *sans cause et sans but* » relèvent bien de sa tentation du désespoir : souffrants, ils ne trouvent aucun remède et cèdent à la question du « *à quoi bon?* ». C'est également par un événement impensable de la guerre que le sens est mis en crise dans *Le livre des questions* de Jabès : l'horreur de la Shoah incarne la volonté de destruction dans l'homme abandonné par Dieu. La crise est donc double, historique et ontologique : l'homme avance dans un non-sens historique comme il repose sur lui. Cependant, si Dieu a abandonné le lieu du sens, Jabès en retrouve des traces dans ce qui est fragile et menacé par la volonté de destruction : « *Si le scandale de la mort et de la souffrance est si indépassable, c'est bien parce que l'être limité par la mort est intrinsèquement précieux...* »

La mort de Dieu, induite dans la crise du sens, n'est donc pas tout à fait vécue de la même manière par les trois auteurs. Mallarmé l'assume pleinement, comme son contemporain Nietzsche, à la différence toutefois que le poète la réinvestit esthétiquement comme principe créateur, tandis que le philosophe le fait politiquement, en la posant comme un principe de puissance qui annonce les horreurs prochaines de l'Europe. Bernanos, lui, subit cette mort plus qu'il ne l'assume, et cette différence marque l'écart entre les conceptions de cette mort aux XIXe et XXe siècles. Et Jabès la subit encore plus radicalement, puisqu'elle signifie le retrait total de Dieu dans l'homme : « *L'homme meurt de la mort de Dieu autant que Dieu meurt de la mort de l'homme son image où Il a fait résider Sa présence.* » Malgré ce désespoir apparent où Dieu ne semble plus se reconnaître dans le visage de l'homme, Bernanos et Jabès trouvent l'espérance dans l'exact inverse de la valorisation de la puissance nietzschéenne : Dieu ne se reconnaît plus dans le succès et la puissance de l'homme, mais dans ses échecs et ses souffrances. Ce Dieu qui renonce à sa « *toute-puissance* » pour souffrir « *jusque dans la souffrance de la créature* » réactive la quête du sens chez ces écrivains.

La continuité historique de la crise

Une certaine continuité de la crise entre Mallarmé et les deux écrivains du XXe siècle se donne à voir dans une attention à la fragilité des choses et dans une identification sociale au « *pauvre monde* ». Cette continuité peut être discernée également dans les rapports entre la mort de Dieu nietzschéenne et la mort de l'homme découlant des totalitarismes. Éric Benoit précise bien que cette continuité historique ne saurait être, cependant, une causalité; elle doit s'entendre plutôt comme une « origine », c'est-à-dire comme une reconstitution descriptive *a posteriori* de l'Histoire. Dans cette optique, on peut voir « *un lien de continuité entre les pensées du XIXe siècle et la crise du sens de l'Histoire au XXe siècle : à la mort de Dieu qui prive l'homme de l'issue métaphysique [...] s'ajoute un systématisme philosophique qui incite à réaliser dans l'avenir d'ici-bas ce que la métaphysique concevait dans l'au-delà : les totalitarismes voudront réaliser par tous les moyens, fût-ce la terreur, cet avenir...* ». Or, les trois écrivains combattront l'enfermement totalitaire. En effet, de même que Mallarmé mettait à mal le systématisme hégélien en refusant d'achever son Livre, Bernanos y voit l'origine de l'enfermement totalitaire. En fait, Bernanos voit l'origine du non-sens dans *la « désspiritualisation de l'homme »* qui s'enferme sur lui-même en se coupant de l'infini et dans l'inversion des valeurs chez Nietzsche. La quête du sens passe donc, chez Mallarmé et Bernanos, par une pensée antitotalitaire qui reconnaît l'altérité, par une « *téléologie sans fin* » qui dynamise perpétuellement la pensée : l'envers exact, donc, d'une pensée totalitaire paralysée par le postulat d'une fin réalisable.

On sent cette valorisation chez Jabès dans son intérêt pour la pensée de Lévinas et son éthique fondée sur les principes d'altérité et de responsabilité. Contre l'effondrement de la morale européenne proclamée par Nietzsche, l'ouverture infinie à l'autre dans « *l'Hospitalité* » oriente une nouvelle éthique qui sert de plateforme à la quête infinie du sens. Cette « *téléologie sans fin* » s'illustre esthétiquement chez lui, comme chez Mallarmé, dans sa conception ouverte du Livre : « *Le Livre est processus, non produit fini — en devenir, et non état achevé — dynamique, et non statique.* » Ainsi, si ces écrivains ont fait œuvre d'ouverture plutôt que de fermeture en rencontrant l'Histoire, il faut que le lecteur et le commentateur de leur œuvre — de toute œuvre — fassent de même en gardant au bout du livre une porte ouverte sur l'illimité : principe qui assure, à lui seul, l'infini de la pensée.

Une porte d'entrée dans l'histoire

Dans cet ouvrage, Éric Benoit a eu le mérite d'interroger en profondeur la crise du sens chez ces écrivains en analysant ses manifestations sur trois plans différents, souci méthodologique sans

lequel il ne lui aurait sans doute pas été permis d'établir sa continuité. Ce qui ajoute à son mérite, c'est que malgré la pluralité des plans, il a su rassembler ses thèses dans un ouvrage relativement court. Mais ce souci dénote également sa sympathie pour la pensée de ces auteurs, car en refusant de restreindre cette crise au seul champ esthétique, il *ouvre* leur pensée et la sienne à d'autres domaines. Il confirme d'ailleurs cette sympathie dans les dernières pages de son livre en mettant en abyme son propre travail par son refus de conclure. Ce refus, cependant, n'est pas un simple mimétisme découlant de son attirance pour la pensée de ces écrivains ; il a surtout une valeur heuristique puisqu'il incite à poursuivre l'historicité de cette crise chez d'autres auteurs. C'est ce qu'il fait, du reste, dans son dernier chapitre en en relevant des échos, d'abord chez Sartre et Camus qui discutent avec le Néant et, ensuite, chez Bataille qui expérimente une crise de sens dont l'origine n'est certainement pas étrangère à une crise théologique. Ainsi, les œuvres littéraires de Mallarmé, Bernanos et Jabès représentent, pour Benoit, *une* étape dans l'histoire des idées, *une* porte d'entrée dans une vaste crise qui secoue et transforme, fondamentalement, la pensée occidentale entre le XIXe et le XXe siècle.

Cabinet de curiosités (le textile) de Claudie Gagnon, 2000 — Ivan Binet

La volonté de puissance comme volonté de domination ?

Le rapport du critique avec les trois auteurs étudiés ici prend consistance dans l'idée de « *croyance* », de « *téléologie sans fin* » et de « *communauté de souffrants* » qu'ils opposent à la « *volonté de puissance* » de Nietzsche (une dynamique de l'Amour plutôt que de la Haine). Benoit fait jouer le mauvais rôle au philosophe allemand en réduisant sa conception de la puissance à une volonté de domination. Cette réduction — qui découle peut-être de son activité synthétique ? — lui sert trop facilement, semble-t-il, de contre-exemple à la pensée antitotalitaire des écrivains. En fait, ce sont les termes de « puissance » et de « destruction » de la morale européenne annoncée par Nietzsche qui déplaisent à Benoit. Il préfère l'interprétation de Hans Jonas qui tente de sauver le concept de Dieu après Auschwitz en y voyant le stade ultime du *tsim-tsoum*, c'est-à-dire « *du retrait de dieu rendant possible la liberté autonome de ses créatures* ». Dieu se serait donc séparé de sa « toute-puissance » pour souffrir à l'égal de l'homme. Mais peut-on effectivement voir un lien de continuité entre la volonté de puissance et les totalitarismes cruels du XXe siècle ? Il faudrait, pour cela, ignorer la fin de *Zarathoustra*... Or, le critique est méthodologiquement prudent en recourant à la distinction d'Arendt entre « *causalité* » et « *origine* » pour définir cette continuité historique. On ne saurait déduire les totalitarismes du XXe siècle de la volonté de puissance nietzschéenne, mais on peut les décrire *a posteriori* comme une cristallisation historique de cette volonté. Il s'agit donc d'une origine du totalitarisme et non d'une cause. Cette prudence est souhaitable, mais elle ne règle pas le problème de l'interprétation limitée de la volonté de puissance de Nietzsche, car que cette dernière soit origine ou cause du totalitarisme ne modifie en rien son interprétation.

Cependant, si Nietzsche semble une cible antithétique facile pour Benoit, ce dernier vient ébranler quelque peu son interprétation en rappelant, dans les dernières pages de son livre, le débat entre les différents adversaires (Lévinas, Lukàcs, de Lubac) et défenseurs (Blanchot et Bataille) de Nietzsche. Il semble ainsi atténuer *in extremis* sa conception figée de la volonté de puissance en évitant de trancher le débat (ce qui souligne, au demeurant, son désir de ne pas conclure). Mais est-ce suffisant ? Est-ce que cette ouverture en est vraiment une ? Ses nombreux recours à Nietzsche laissent voir suffisamment sa position. Et cette dernière ne peut être qu'idéologique ou ne relever que d'une croyance (donc dogmatique), car il est peu probable que son interprétation de Nietzsche se limite seulement à une antithèse didactique ou rhétorique. Mais après tout, il ne s'agit peut-être que d'un problème terminologique, un effet de surface, car, comparativement à des termes comme « souffrance » ou « impuissance », il faut admettre que ceux de « volonté de puissance » et de « Surhomme » sont problématiques et peuvent effectivement être récupérés dans une perspective de domination. Cela est vrai toutefois si l'on refuse de voir la part d'impuissance dans la volonté de puissance et celle de puissance dans la souffrance. En fait, ces inversions ne sont-elles pas au plus près de la pensée de Nietzsche, car s'il est vrai qu'il inverse les valeurs et la morale, il faudrait peut-être penser que ces inversions fonctionnent également dans les termes ? Et si la Haine de l'homme (la mort d'un certain homme) était un amour de la continuité de la vie, Nietzsche ne participerait-il pas, de façon singulière, à l'historicité de la pensée antitotalitaire ? Lui et bien d'autres qui ont déclaré la mort de l'homme au XXe siècle ! Mais cela reste à prouver... Finalement, n'est-ce pas l'invitation que nous lance Éric Benoit ?

Sylvano Santini